



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

8 (1998)

Georges Duby et l'histoire des femmes

Agnès Fine

Françoise HÉRITIER, *Masculin, Féminin. La pensée de la différence*. Paris, O. Jacob, 1996.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Agnès Fine, « Françoise HÉRITIER, *Masculin, Féminin. La pensée de la différence*. Paris, O. Jacob, 1996. », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 8 | 1998, mis en ligne le 21 mars 2003, consulté le 03 mai 2012. URL : <http://clio.revues.org/326>

Éditeur : Presses universitaires du Mirail

<http://clio.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://clio.revues.org/326>

Document généré automatiquement le 03 mai 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Agnès Fine

Françoise HÉRITIER, *Masculin, Féminin. La pensée de la différence*. Paris, O. Jacob, 1996.

- 1 Ce livre réunit douze articles publiés dans différentes revues entre 1979 et 1993 qui, tous, abordent sous un angle un peu différent une question qui taraude l'auteur : quel est le fondement de la hiérarchie entre les sexes ? Françoise Héritier, anthropologue, observe tout d'abord celle-ci chez les Samo, ethnie du Burkina Faso qui fut son premier terrain, mais elle la repère également dans tous les systèmes de parenté. C'est en effet en tant qu'anthropologue de la parenté qu'elle poursuit la réflexion des grands pionniers de la discipline sur les systèmes terminologiques, c'est-à-dire la manière dont, dans une société, un individu appelle ses parents, les appellations définissant le cercle des consanguins et celui des alliés. Les objectifs et la méthode sont lumineusement exposés dans le chapitre II, « Les logiques du social ». En structuraliste convaincue, elle cherche tout d'abord à démontrer en quoi, au-delà de leur diversité, les systèmes de parenté sont des inventions culturelles qui brodent à partir d'un donné biologique élémentaire. Quel est-il ? Il peut s'énoncer de manière très banale. « Il y a seulement deux sexes, leur rencontre est nécessaire pour procréer et la procréation entraîne une succession de générations dont l'ordre naturel ne peut pas être inversé. Un ordre de succession des naissances au sein d'une même génération fait reconnaître au sein des fratries des aînés et des cadets. En fait ces rapports naturels expriment tous les trois *la* différence au sein des rapports masculin/féminin, parent/enfant, aîné/cadet ». En explorant les différentes possibilités logiques et celles qui ont été réellement observées dans les sociétés humaines, Françoise Héritier fait une découverte : sans doute parce qu'en tant que femme, elle n'admet pas a priori l'idée de la symétrie entre les sexes, elle met en évidence un fait resté jusque là inaperçu, l'asymétrie dans le rapport entre germains de sexe différent. Le rapport frère/sœur est différent du rapport sœur/frère. Elle s'aperçoit en effet que sur les six combinaisons logiques possibles, une seule manque dans les sociétés humaines observées : celle dans laquelle le rapport aîné-cadet dans la fratrie concernerait la sœur (aînée) à l'égard de son frère (cadet). « On ne trouve aucun système de parenté qui, dans sa logique interne, dans le détail de ses règles d'engendrement, de ses dérivations, aboutirait à ce qu'on puisse établir qu'un rapport qui va des femmes aux hommes, des sœurs aux frères, serait traduisible dans un rapport où les femmes seraient aînées et où elles appartiendraient à la génération supérieure ». Il y a là, à mes yeux, une découverte majeure, un peu accablante, celle de l'universalité de ce que l'auteur appelle « la valence différentielle » des sexes.
- 2 Cette valence différentielle des sexes, et c'est l'objet du premier chapitre, lui semble être inscrite dans la pensée de la différence : la pensée humaine, traditionnelle ou scientifique, s'exerce sur la première différence observable, celle du corps des hommes et des femmes. Or toute pensée de la différence est aussi une classification hiérarchique, à l'œuvre d'ailleurs dans la plupart des autres catégories cognitives : gauche/droite, haut/bas, sec/humide, grand/petit etc. C'est ainsi qu'hommes et femmes partagent des catégories « orientées » pour penser le monde. Comment expliquer cette universelle valence différentielle des sexes ? L'hypothèse de Françoise Héritier est qu'il s'agit sans doute là d'une volonté de contrôle de la reproduction de la part de ceux qui ne disposent pas de ce pouvoir si particulier. Elle a donc creusé systématiquement la question des représentations touchant à la procréation, à la formation de l'embryon, aux apports respectifs des géniteurs, et donc aux représentations des humeurs du corps : sang, lait, sperme, sueur, salive. Elle observe d'étroites articulations entre ces représentations et les données plus abstraites de la parenté et de l'alliance. Plusieurs articles traitent de ces questions, de la fécondité et de la stérilité chez les Samo, du rapport entre stérilité, aridité et sécheresse etc., qui tous montrent le passage d'un registre à l'autre. La manière de penser les rapports entre les sexes est liée à la manière de penser la cosmologie

et le monde surnaturel. Incontestablement, la démonstration séduit par sa rigueur logique et la clarté de la langue. Ce livre est une avancée considérable de la réflexion anthropologique sur la hiérarchie entre les sexes.

3 Comme tous les livres importants, il suscite aussi de nombreuses questions d'ordre différent. J'en poserai deux. La première est celle d'une anthropologie de la parenté des sociétés européennes et porte sur l'orientation théorique de l'auteur. Ce qui l'intéresse, comme elle l'explique très clairement dans le chapitre II, est la recherche des « mécanismes invariants sous-jacents, en petit nombre, qui ordonnent le donné phénoménologique des sociétés et lui confèrent son sens ». C'est ce choix théorique qui, incontestablement, lui a permis de faire la découverte majeure relative aux systèmes de parenté que j'ai évoquée plus haut. Mais ce choix me paraît moins fructueux dans d'autres domaines, en particulier celui de l'analyse des représentations relatives aux humeurs corporelles. Le fait de centrer l'interrogation sur la recherche d'un seul invariant ne conduit-il pas à sous-estimer l'intérêt de l'analyse détaillée des spécificités des systèmes symboliques des différentes sociétés ? Pour avoir moi-même travaillé sur les représentations traditionnelles du sang et du lait féminins dans notre culture, j'avoue préférer l'exposé du déploiement des réseaux propres à chaque système symbolique, dans toute la richesse de leur diversité que celui de la mise en évidence, nécessairement réductrice, d'un invariant universel. Ce choix peut-il être assimilé à une option « non scientifique » ?

4 La deuxième question, relative au problème du masculin et du féminin, est celle du rapport entre structure et histoire. Françoise Héritier parle de « valence différentielle des sexes » plutôt que de « domination masculine », expression préférée par P. Bourdieu, ce qui est un choix théorique sur lequel on peut s'interroger. L'expression choisie par Françoise Héritier est-elle une façon d'affirmer le caractère inconscient, puisqu'inscrit dans nos outils conceptuels et nos catégories cognitives, de la hiérarchie entre les sexes ? P. Bourdieu préfère parler de domination masculine, sans doute par défiance envers un structuralisme qui lui semble négliger les agents sociaux et surtout l'histoire. S'il insiste lui aussi largement sur l'intériorisation inconsciente et partagée par les femmes du rapport de domination masculine dans toutes les strates du social et d'abord dans le corps, il affirme néanmoins que les structures de domination sont « le produit d'un travail incessant (donc historique) de reproduction auquel contribuent des agents singuliers (dont les hommes avec des armes comme la violence physique et la violence symbolique) et des institutions, familles, Église, État, École » (cf *La domination masculine*, Seuil, 1998, p. 40-41).

5 Certes, Françoise Héritier ne nie pas que les acteurs sociaux puissent agir sur les structures. Elle souligne dans le dernier chapitre du livre les changements positifs concernant les femmes dans les sociétés occidentales du XXe siècle. Mais elle reste sceptique sur la possibilité d'une véritable égalité entre hommes et femmes parce que, pour elle, les sociétés ne peuvent être construites autrement que sur « cet ensemble d'armatures étroitement soudées les unes aux autres que sont la prohibition de l'inceste, la répartition sexuelle des tâches, une forme légale ou reconnue d'union stable et la valence différentielle des sexes ». On voit que ce pessimisme, exprimé clairement à la fin du premier chapitre (p. 29), est lié au structuralisme de l'auteur. Pourtant, me semble-t-il, dans les sociétés occidentales, trois des quatre « piliers » évoqués comme fondateurs de toute société paraissent sérieusement ébranlés. Le développement des techniques, celui de la production économique et du salariat dans les sociétés capitalistes modernes ont remis en question la stricte répartition sexuelle des tâches, tandis que la crise de l'institution matrimoniale est inséparable de l'émancipation relative des femmes dans tous les domaines et en particulier dans celui, essentiel, de la procréation. Mais l'auteur souligne dans le dernier chapitre comment l'invention toujours renouvelée des domaines réservés masculins reproduit encore et toujours la différence hiérarchique. Face à ce constat réaliste sinon pessimiste, je soulignerai pour ma part que l'on doit désormais prendre en compte parmi les facteurs positifs la force subversive de la réflexion analytique sur la hiérarchie entre les sexes dont elle est une des représentantes les plus éminentes.

Pour citer cet article

Référence électronique

Agnès Fine, « Françoise HÉRITIER, *Masculin, Féminin. La pensée de la différence*. Paris, O. Jacob, 1996. », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 8 | 1998, mis en ligne le 21 mars 2003, consulté le 03 mai 2012. URL : <http://clio.revues.org/326>

Droits d'auteur

Tous droits réservés
